

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 19

Artikel: Braïssant : (soveni dâo Sonderbund)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186415>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

contraste vivant du salut du créancier à son débiteur, salut sec, court, cassant, le chapeau légèrement soulevé et l'œil interrogateur.

Que de nuances aussi dans le salut militaire depuis celui du conscrit qui porte la main à l'œil ou à l'oreille jusqu'à celui de l'officier gandin, le coude gracieusement relevé, la main à la hauteur de l'œil, le pouce replié dans la paume de la main et les talons correctement collés l'un à l'autre.

Et ce type de salueur essentiellement local, le monsieur qui pour avoir l'air de connaître tout le monde, veut absolument vous saluer par votre nom de famille et ne s'en souvient pas! — accompagne son coup de chapeau d'un bonjour Monsieur...eur...eur, qui se prolonge encore derrière vous et jusqu'à ce que la mémoire lui revienne.

Parmi les saluts masculins tous plus ou moins gommés et affectés, celui des gamins entre eux fait plaisir à voir. Une inclination brusque de la tête suivie d'un « alut! » retentissant. Salut simple et naturel qui vous repose de toutes les simagrées précédentes.

Enfin il est un dernier salut essentiellement philosophique qui vient nous rappeler de temps en temps combien nous sommes peu de chose. C'est le coup de chapeau à donner au corbillard, qui vous surprend au sortir d'un bon repas, ou au milieu d'une conversation légère et qui vous fait souvenir que nous ne sommes ici qu'en visite, et que malgré la haute estime que nous avons de nous-mêmes, ce dernier salut, qui ne se rend pas, nous sera inévitablement adressé un jour ou l'autre.

BLACK.

Les talons.

M. Camille Delaville vient de publier dans la *Presse* cette petite étude pleine d'humour et d'observations que les gourmets dégusteront assurément avec plaisir, mais que l'auteur nous permettra de laisser sous son entière responsabilité pour le cas où ses appréciations offusqueraient quelque-une de nos lectrices.

« La vue d'une jolie femme perchée sur deux petites quilles de bois ou de gutta-percha, recouvertes de chevreau ou de satin, m'a toujours été si antipathique, que c'est pour moi devenu une obsession.

Malgré ma volonté, mon œil et mon esprit sont sans cesse attirés par ce spectacle navrant de l'estropiement de la plus belle moitié du genre humain. (Entre nous... cette moitié est plus faible que l'autre, mais pas plus belle du tout; seulement, il n'est pas d'usage de le dire).

A force de gémir sur la démarche embarrassée de nos mondaines et demi-mondaines, à force de m'occuper de cette mode bête, je suis arrivé à découvrir des choses très intéressantes, et je veux en faire part à mes lecteurs:

Rien n'est plus facile que de juger une femme à la hauteur et à la forme de ses talons. C'est infaillible.

Dans le faubourg Saint-Germain, les femmes pieuses, graves et résignées ne portent que des talons plats comme les enfants; ces femmes, du meilleur monde, qui ne sont pas des mondaines, ont la vertu désagréable et gênante. Ainsi quelques-unes vont chaque matin à la messe de 6 heures, accompagnées de leur femme de chambre, au grand désespoir des concierges que cela réveille désagréablement à 5 heures et demie... Elles astreignent leurs maris à des maigres et des jeûnes effroyables et de toute nature, et ne font pas l'aumône aux enfants nés d'une mère non mariée. « Hors du mariage, les enfants *n'existent pas*. » (Sic.)

J'en ai vu de ces saintes insupportables qui portaient même des chaussures sans talon comme en 1830. Celles-là sont féroces.

Le petit talon gracieux, mais très peu élevé, indique le bon sens de celle qui le porte. C'est certainement une honnête femme qui ne tient pas à faire remarquer son pied ou sa jambe, mais qui possède la coquetterie voulue et nécessaire.

Les talons *Louis XV*, portés habituellement sont la preuve de dispositions à la galanterie; — on remarque le pied... *la jambe se devine* sous la dentelle des jupons et... si ce n'est pas aujourd'hui ce sera demain, soyez-en certain.

Le talon *béquille*, c'est-à-dire extra haut et rentré sous le pied, place la femme dans l'attitude d'un être qui tombe dans les bras de son vis-à-vis.

Comme en tout il y a des exceptions, il se trouve que quelques très honnêtes femmes se livrent aux talons *Louis XV*; — celles-là n'ont point de cervelle, vous pouvez en être sûr. Elles ont peut-être de l'esprit, mais pas le moindre sens commun. J'ai fait là-dessus des études sérieuses.

Il y a aussi les *oies*, qui, par stupidité, peuvent ressembler à des *grues* en se penchant comme elles... Mais enfin le talon de hauteur exagérée est toujours et invariablement la preuve d'une infériorité intellectuelle ou morale; à *cela pas d'exception*.

Donc, jeunes gens qui cherchez une épouse, lorsqu'on vous présente une jeune fille, aussitôt après avoir vu son visage, regardez les talons.

Braissant.

(Soveni dâo Sonderbund)

Vo vo rappelâ bin dè clliâ terriblie annâie dè 47. Y'a prâo z'u vin, s'on vâo, vu que sè veindâi on batz lo pot. Et dâi pommès! y'ein avâi 'na rame-nâie qu'on n'ein n'a jamé atant revu.. Mâ à coté dè cein, lâi a z'u lo Sonderbond, que no z'a bailli on rudo comerce perque: l'élita, la reserva, la landver, lè volontéro, lo dépou, tot étâi su pî, rappoo à clliâo tsancro dè Jésuitres que ne coudessont pas obéi à la Diéta que l'âo z'avâi bailli l'âo condzi, et ne volliâvont pas frou. L'aviont tant bin su eim-béguinâ lè dzeins et surtôt lè pernettès dâi petits cantons, que clliâo dzeins dè per lè aviont prâi l'âo parti et lè catsivont per tsi leu. « Ah! l'est dinsè, se fe la Diéta, eh bin attein-dè-vo vâi! » L'écrise onna

lettra ao generat Dufou, dè pè Dzenèva, po veni à Berna et le lài dese: — « Accuta, generat: tè faut preindre ton sâbro, fère bailli d'âi z'oodrès à on part dè bataillons et allâ mettèrè ao pas cé Sonderbond que vâo dinsè renasquâ. » L'est bon. Lo bravo generat coumeincè à fère traci lè piquièttès, et bintout tota l'armée est su pi, du St-Fourgo tant qu'è pè lo Loutzlingue, iô lè sapeu dâo génie vont à l'écoula, et ao bounan lè Jésuitres étiont frou et lo Sonderbond tranquillo. Mâ cein ne sè passa pas coumeint 'na tsecagne dè cabaret, iô on ein est quito avoué cauquies grâobons et onna veste dègruchâ; y'a z'u dâi moo et dâi bliessi, kâ y'avâi dâi crâno lulus permi noutrè sordâ. N'étiont pas ti coumeint ion dè L.. que bragâvè tant dévant dè parti, et que volliâvè rapportâ ao mein trâi tètès dè jésuitrès dein son sa; mâ ao premi coup dè fû, l'est z'u sè catzi derrâi on ceresi. Permi lè tot crâno, lài avâi Djan Samuët Braissant, dè pè Tsevelhy, que fasâi partiâ dâo bataillon Bolens, et qu'a étâ travaissâ pè 'na balla, mémameint que sa petita veste avâi on perte dévant et on perte derrâi. Cé brâvo sordâ fe laissi po moo su lo champ dè bataille, kâ quand on rappertsâ lè bliessi, on lo laissâ po cein que ne baillivè pas on signo de viâ. — « Quand y'é vu cé pourro Braissant, avoué lè z'auto moo, se desâi Mounet dè Senaccliens, lo tieu mè serrâvè dè vairè coumeint on lè z'einmoulâve quie! »

Mâ, Dieu s'ai bény, Braissant n'étâi què blessi. « Noutra compagni, se racontâvè li mémo après la campagne, étâi quie, qu'avancivè, lo fusi à la man, quand y'é cheintu oquie contrè l'estoma. Ne poivo pas m'émaginâ cein que l'irè què cein, mâ ao bet dè cauquies pas, su tche à dzênâo et y'é de à mè camerâdo: crâo bin que su bliessi. Du adon ne mè su rassovnu dè rein tant qu'âo lein-déman, que mè su reveilli dein onna grandze, étâi su on moué dè paille. Y'avâi quie cauquies dzene-liès que pequotâvont et dâi coo moo découtè mè. Adon mè su peinsâ: parait que t'es fotu! » (*historique*.)

Portant quand l'a faillu einterrâ lè moo on a vu que Braissant viquessâi adé. On l'a portâ à l'hépétâu et l'a pu reveni pè Tsevelhy iô l'a vicu onco cauquies z'annâès.

Le ministre de l'agriculture et du commerce en France, a institué récemment au Havre un laboratoire destiné à l'examen des viandes de provenance étrangère. Voici, pour une période de 15 jours (du 1^{er} au 15 avril), la proportion des unités qui ont été éliminées comme contenant des viandes trichinées;

Lard (longues bandes)	8 %
Poitrines	25 %
Jambons	35 %
Epaules	42 %

Tous les morceaux sont examinés sans aucune exception; plusieurs coupes sont pratiquées sur chacun d'eux.

C'est vraiment à y réfléchir deux fois avant d'attaquer une tranche de petit salé.

La consommation de la bière tend à augmenter dans tous les pays. Une statistique récente établit par des chiffres exacts que la production de la bière est de 125 à 126 millions d'hectolitres dans l'ensemble des pays ci-après:

Angleterre, Etats-Unis, Autriche-Hongrie, France, Belgique, Russie, Pays-Bas, Suède, Italie, Suisse, Norwège.

Les *feuilles d'hygiène* neuchâteloises constatent que cette quantité de bière est, à peu de chose près, celle de l'eau qui, en un mois, s'écoule du lac de Neuchâtel, par la rivière de la Thièle.

Un ange dans un jeu de quilles.

Georges, à ces mots, embrassa sa sœur, pour la première fois, de bon cœur, il rendit sincèrement justice à cet ange, qu'il avait repoussé jusqu'alors. Toutefois, le naturel n'était point effacé, il s'applaudissait d'avoir surmonté la difficulté qui retardait son départ, il courut bien vite chercher sa fille à Paris, il fit ses derniers adieux et peu de jours après il s'embarquait au Havre.

L'enfant avait une figure charmante mais un peu triste, indice de ses longues souffrances; les soins, les caresses de sa jeune tante, celles de son grand-père et de M^{me} Ladureau elle-même lui eurent bientôt rendu sa gaieté naturelle. Elle avait l'esprit vif, pénétrant, mais savait à peine lire et écrire. En moins d'un mois, elle fut complètement métamorphosée, Lucie avait voulu être aussi son institutrice.

La première fois que M. Ladureau vit l'enfant, il se contenta de l'embrasser froidement; puis, se tournant vers sa femme.

— Je te disais bien que nous serions encombrés d'enfants, que serait-ce si j'avais imité la faiblesse de ton frère, consenti au mariage de Paul avec une fille qui n'a rien, nous eussions été dévorés.

Paul, cependant écrivait de fréquentes lettres qui faisaient renaitre l'espérance dans le cœur de sa mère, de sa cousine bien-aimée, et de son futur beau-père, comme il l'appelait.

Déjà il était parvenu à réaliser d'assez fortes économies, afin d'abréger le temps de l'absence. La considération dont il jouissait à la Nouvelle-Orléans lui avait facilité les moyens de procurer une bonne position à son cousin Georges. Il s'applaudissait de voir que le malheur l'avait rendu sage. La répulsion qu'il avait toujours manifestée pour sa sœur s'était changée en amitié, presque en reconnaissance. Il se reposait sur elle de l'avenir de son enfant, c'était l'unique ou du moins, le principal sujet de leur entretien, chaque fois que leurs occupations leur permettaient de se trouver ensemble.

Mais le drame que nous venons de raconter ne devait point se terminer là; la Providence s'en était réservée le dénouement.

Une épidémie de fièvre jaune éclata tout à coup à la Nouvelle-Orléans. Georges de Courcelles, qui n'était pas encore acclimaté, n'eût pas la force de résister. Effrayé par le pressentiment de sa fin et la perspective d'un je ne sais quoi dont les esprits les plus forts s'épouvantaient, il eut le courage d'écrire à l'auteur de ses jours une lettre qui était une réparation authentique de sa conduite passée. Il demandait pardon à sa sœur; il la suppliait de prendre son enfant sous sa sauvegarde, d'être son ange protecteur. On voyait que cette lettre avait été inspirée par les affres de la mort, mais elle était sincère.

Aussitôt après le fatal événement, Paul se chargea d'envoyer la lettre, avec une autre dans laquelle il en racontait les principaux détails.

Ces lettres produisirent l'effet qu'on devait en attendre: M. de Courcelles pleura amèrement son fils comme s'il n'avait eu jamais rien à lui reprocher, Lucie fit éclater son désespoir en répétant qu'elle perdait son frère juste au moment où elle ve-